



NOUVELLE RESTAURATION 4K



POTEMKINE FILMS PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
PALME D'OR
1958



Quand passent les cigognes

UN FILM DE MIKHAÏL KALATOZOV



EXTREME

● L'amour sous la guerre

Quand passent les cigognes raconte l'histoire de Veronika et de Boris, qui s'aiment d'un amour fou. Les deux personnages sont toutefois rapidement séparés : l'URSS entre en guerre contre l'Allemagne nazie et Boris, sans prévenir la jeune femme, s'engage dans l'armée. L'essentiel du film est vu à travers le regard de Veronika, qui attend des nouvelles de son fiancé parti au front, et affronte les épreuves de la vie se dressant entre eux. Le film marie de la sorte le genre du mélodrame, qui met en scène des passions exacerbées, avec celui du film de guerre, en se concentrant plus spécifiquement sur le quotidien des civils confrontés aux conséquences directes du conflit. Sorti en 1958, il rencontre un grand succès public à la fois en URSS et à l'international — il est même encore aujourd'hui le seul film russe ayant reçu une Palme d'or au Festival de Cannes.



● L'intime et l'universel

La manière dont le récit suit parallèlement les trajectoires de Boris et de Veronika permet de déplacer l'horizon de la guerre au cœur des lieux qu'occupent les personnages : les passions se télescopent avec les bombardements, les conflits creusent des tranchées au sein des foyers, et Veronika mène son propre combat pour ne pas perdre cet amour qui la définit et auquel elle s'accroche. Mais d'épreuve en épreuve, la trajectoire de la jeune femme, à l'origine seulement caractérisée par sa dévotion pour Boris, évolue : elle devient aussi membre à part entière d'un collectif. Si, au début du film, la foule était un obstacle l'empêchant de rejoindre son fiancé, elle finit par s'y fondre. Ainsi, le destin intime des jeunes amoureux et celui de la nation russe dans son ensemble finissent par ne plus faire qu'un.



« Par ses audaces formelles [...], l'œuvre de Kalatozov ouvre le cinéma officiel soviétique à un vent d'air frais qui balaie tout réalisme socialiste guindé. »

Antoine de Baecque, historien et critique de cinéma

● Croisés, décroisés

C'est un motif clef du film : les trajectoires de Boris et de Veronika se croisent et se décroisent, résonnent l'une avec l'autre même lorsqu'ils sont séparés par la guerre, pour maintenir une tension entre les deux personnages. Ainsi de la scène dans laquelle Veronika ne parvient pas à rejoindre Boris alors qu'il est sur le point de quitter Moscou : tandis que le jeune homme s'inscrit dans un mouvement collectif (le départ à la guerre), Veronika est quant à elle en retard, fend la foule à contre-courant et semble entravée par les grilles et rues bondées qui la séparent de son fiancé. Déjà, la scène de l'escalier au début du film orchestre un ballet contradictoire de corps se rapprochant puis s'éloignant, pour se rapprocher de nouveau, dans une logique d'à-coups. Plus tard, les personnages paraissent au contraire dialoguer par le montage : c'est comme si leurs malheurs se faisaient écho, qu'une catastrophe chez l'un entraînait un cataclysme chez l'autre.





Le patriarche

Parmi la galerie de personnages que dresse le film, il y en a un qui traduit peut-être plus que tout autre le regard complexe du film : celui de Fiodor, le père de Boris, un médecin qui va ensuite devenir le seul véritable allié de Veronika. Personnage un peu bourru, c'est une figure d'autorité paradoxale – il raille même dans une scène l'excès de patriotisme de deux jeunes filles travaillant dans l'usine où officie Boris. Il incarne une sorte d'ambivalence assez emblématique du contexte historique dans lequel s'inscrit le film : à la fois symbole de la justice et d'une certaine rigueur morale, il est aussi bienveillant, compréhensif, ouvert d'esprit. Sa présence dans l'ultime plan du film renforce cette dimension symbolique ; Fiodor y apparaît comme le père de la nation, le patriarche d'une foule réunie qui regarde avec apaisement le futur radieux s'ouvrant devant elle.

Le spectre de la fatalité

Sur bien des points, on peut aussi considérer *Quand passent les cigognes* comme une tragédie : les personnages semblent voués à un destin inéluctable et luttent contre des forces qui les dépassent. L'ouverture du film, qui montre Veronika et Boris gambader joyeusement dans les rues désertes de Moscou, met la puce à l'oreille. Si la scène se veut euphorique, la façon dont elle s'orchestre pointe déjà une séparation future, voire une ligne de démarcation provoquée par la guerre — c'est comme si les barricades qui bientôt défigureront les mêmes rues étaient déjà là, en puissance. Tous les espaces que traversent les amoureux sont ainsi découpés en deux, entre terre et eau, terre et ciel, chaussée et route, que ce soit verticalement (les quais, les lignes tracées sur le sol que les amoureux suivent à cloche-pied) ou horizontalement (l'escalier, le pont, les grues qu'ils observent en train de voler, l'ombre du pont). Même dans une scène consacrant leur bonheur, la séparation future de Boris et Veronika paraît déjà annoncée.

Un film de propagande d'un nouveau genre ?

La production du film s'inscrit dans un contexte particulier, une période que les historiens appellent le « dégel ». Après la mort de Joseph Staline, l'URSS opère une refonte de sa politique intérieure et extérieure, sous l'égide de Nikita Khrouchtchev. Sur le plan culturel, la censure se fait moins prégnante — même si la production reste rigoureusement encadrée —, et les cinéastes, écrivains ou peintres ont plus de latitude dans le choix de leur sujet et l'expression de leur forme. Le réalisateur du film, Mikhaïl Kalatozov, dont la carrière était en dents de scie sous Staline, profite de ce relâchement. Le lyrisme de sa forme, qui était mal vu sous le précédent régime, sert ici un récit qui pour autant ne se départit pas totalement d'une fibre patriotique. C'est que le « dégel », qui coïncide avec la déstalinisation, implique surtout un renouveau des valeurs défendues : il s'agit moins de glorifier des individus



héroïques que de célébrer le collectif. Au-delà de ses qualités, *Quand passent les cigognes* présente toujours dans une certaine mesure des aspects de film de propagande, comme en témoigne l'éloge qu'il dresse d'une jeunesse courageuse, ou l'opposition entre le dévouement des uns (Boris) et la lâcheté des autres (son cousin Mark).



● Une mise en scène audacieuse

Le film fut salué pour la sophistication de sa mise en scène et les innovations apportées par Kalatozov et son chef opérateur Sergueï Ouroussevski, avec lequel il réalisera ensuite deux autres films, *La Lettre inachevée* (1960) et *Soy Cuba* (1964). L'articulation entre la mise en scène de la passion amoureuse du couple et les bouleversements de la guerre s'incarne notamment par des mouvements d'appareil audacieux, où la caméra passe parfois, dans un même plan, d'un visage à une foule tout entière, jusqu'à s'élever dans le ciel. Pour la scène d'escalier au début du film, l'équipe technique inventa par exemple une nacelle à bord de laquelle pouvaient se tenir la caméra et l'opérateur afin d'accompagner, depuis le centre du décor, les personnages gravissant ou descendant les marches. À plusieurs endroits, cette flexibilité de la mise en scène ouvre sur des élans quasi expérimentaux, entre mouvements giratoires, accélération soudaine de la cadence des images, caméra subjective et foisonnement de surimpressions qui tranchent avec la peinture plus réaliste des séquences intimistes. Kalatozov s'appuie également sur les contrastes lumineux, dessinant, par des jeux d'ombre et de lumière, les fluctuations intérieures des personnages, qui passent de la joie à la tristesse.



● Fiche technique

QUAND PASSENT LES CIGOGNES

URSS | 1957 | 1h 37

Réalisation

Mikhaïl Kalatozov

Scénario

Viktor Rozov

Directeur de la photographie

Sergueï Ouroussevski

Montage

Maria Timofeïeva

Musique

Mieczysław Weinberg

Format

1.37:1, noir et blanc

Sortie

12 octobre 1957 (URSS)

11 juin 1958 (France)

Interprétation

Tatiana Samoilova

Veronika

Alexei Batalov

Boris

Vassili Merkouriev

Fiodor Ivanovitch

Alexandre Chvorine

Mark

Svetlana Kharitonova

Irina

Valentin Zoubkov

Stepan

Constantin Nikitine

Vladimir

Quatre films

- *La Lettre inachevée* (1960) de Mikhaïl Kalatozov, DVD et Blu-ray, Potemkine.
- *Soy Cuba* (1964) de Mikhaïl Kalatozov, DVD et Blu-ray, Potemkine.
- *Le Temps d'aimer et le Temps de mourir* (1958) de Douglas Sirk, DVD et Blu-ray, Elephant Films.
- *Un long dimanche de fiançailles* (2004) de Jean-Pierre Jeunet, DVD et Blu-ray, Warner Bros. Entertainment France.

Un essai vidéo sur les répétitions et motifs stylistiques récurrents du film

↳ youtube.com/watch?v=YSqU3WueAxA

CNC

Toutes les fiches *Lycéens et apprentis au cinéma* sur le site du Centre national du cinéma et de l'image animée :

↳ cnc.fr/cinema/education-a-l-image/lyceens-et-apprentis-au-cinema/dossiers-pedagogiques/fiches-eleve

Retrouvez des entretiens avec des cinéastes et des professionnels du cinéma, des vidéos d'analyse de films sur :

↳ youtube.com/@LeCNC

● Aller plus loin



capricci
ÉDITEUR DE CINÉMA



AVEC LE SOUTIEN
DE VOTRE
CONSEIL RÉGIONAL